

CHAPITRE IV

LE GÉNÉRAL BAZAINE PREND LE HAUT COMMANDEMENT

Nouvelle situation du général Bazaine. — Organisation de son quartier général. — Palais de Buena-Vista. — Vie privée du général, maître de maison. — Création d'une police à Mexico. — Organisation de la capitale comme base d'opérations de l'armée. — Attitude de Bazaine à l'égard de la Régence. — Nécessité d'entreprendre de nouvelles opérations militaires. — Préparatifs et plan d'une campagne dans l'intérieur. — La Contre-Guérilla et le Colonel Dupin.

L'avènement du général Bazaine à la direction suprême de l'intervention française élevait sa situation et son rôle, mais grandissait la tâche qui lui incombait désormais, d'autant que cette tâche devenait double et comportait deux terrains d'action qui étaient, l'un et l'autre, hérissés de difficultés et d'écueils. L'une de ces tâches s'appliquait à la politique et à l'administration des affaires publiques où il fallait défaire ce qu'on avait fait et refaire tout autre chose. L'autre concernait les questions militaires où il y avait tout à organiser, car on n'avait rien fait, ou à peu près, depuis notre arrivée à Mexico.

Pendant le dualisme de commandement, qui venait de se prolonger trop longtemps, le général avait bien posé quelques jalons dans les voies indiquées par l'Empereur et conformes aux instructions qu'il recevait des ministres de la Guerre et des Affaires étrangères; mais il était en partie paralysé dans son action par un sentiment de haute convenance qui l'obligeait à ménager la susceptibilité de l'homme qui venait d'être son chef et auquel, jusqu'alors, il n'avait su qu'obéir

avec dévouement et un sentiment de discipline absolue. Rendu enfin complètement libre par le départ du maréchal Forey, il allait se consacrer à l'accomplissement de ses nouveaux devoirs avec une activité de corps et d'esprit, qui ne faiblirait pas, pendant plus de trois années.

En raison des nouvelles charges qu'imposait cette lourde situation et des obligations officielles qu'elle comportait, le général Bazaine dut réorganiser, sur des bases plus larges, le personnel de son quartier général. Les quatre officiers qui étaient attachés à sa personne depuis le début de la campagne ne suffisaient plus. Alors, en vertu des pouvoirs concédés par le ministre de la Guerre, il se nomma quatre officiers d'ordonnance nouveaux : le capitaine d'artillerie de Noue, qui avait été l'aide de camp du général de Laumièrre, tué à Puebla; les lieutenants Riffault, des chasseurs à pied; Legué, du 3^e zouaves, sur ma requête, comme topographe; de Kératry, des chasseurs d'Afrique, qui lui avait été recommandé de Paris; enfin le lieutenant de vaisseau Mozimant. Le général prit, en outre, auprès de lui, comme médecin du quartier général, le Dr Mouillac et le peintre d'histoire officiel, Jean Beaucé, dont les saisissants tableaux sont au musée de Versailles. Joignant à ce groupe de joyeux et vigoureux camarades, le jeune sergent Albert Bazaine, son neveu, devenu depuis commandant de corps d'armée, nous formions, autour du grand chef, un bloc compact de dévouements et de fidélités qui a pu se désagréger matériellement dans l'avenir, mais n'a jamais failli, même et surtout quand se déchaîna plus tard la tempête de l'adversité.

A côté de cette maison militaire, s'imposait une création de personnel pour préparer et expédier les affaires qui n'incombaient pas à l'état-major du corps expéditionnaire. Au cabinet du commandant en chef étaient réservées les affaires, confidentielles surtout, concernant la politique, la diplomatie, les finances, etc... Ce service délicat fut confié au commandant Boyer, qui quitta ainsi l'état-major de notre ancienne division; cet officier eut comme collaborateurs, le capitaine

d'état-major Vosseur, le capitaine de Noue et le lieutenant de vaisseau Mozimant, chargé spécialement des rapports avec les forces navales du golfe du Mexique et de l'océan Pacifique, qui étaient sous les ordres du commandant en chef.

Entre temps, dès le lendemain du départ du maréchal Forey, le général porta son quartier général au palais de Buena-Vista, au faubourg San-Cosme, vaste et splendide demeure d'un ancien grand d'Espagne. Sa cour d'honneur, avec de superbes colonnades superposées jusqu'à la terrasse, est monumentale; les salons, les galeries de réception sont immenses et somptueux, ainsi que les appartements privés du seigneur du logis. Attenant, mais dissimulés, se trouvent des groupes de bâtiments de service, comprenant de nombreux appartements de maîtres où tous les officiers de la maison militaire furent confortablement logés. Des servitudes immenses reçurent notre personnel et notre cavalerie. Dans le parc, fut établi, dans un vaste logis isolé, tout le peloton d'escorte. Enfin, un délicieux jardin réservé, style Lenôtre, s'étendait au pied de la façade d'honneur sur laquelle s'ouvraient les grands appartements.

Cette demeure de richissime grand seigneur était, par les soins de la municipalité, complètement et richement meublée et ornée. Rien n'y manquait : linge de maison et de table, service de table, riche argenterie, etc..., Dans les écuries, des attelages; dans les remises, des carrosses variés. Enfin, pour animer tout le matériel, les principaux éléments d'une domesticité d'une correction parfaite et disposant, pour les cérémonies, d'une grande livrée assortie aux emplois. C'était nous inciter à donner des fêtes et le général n'y manqua jamais. Quant à moi personnellement, tout ce déploiement d'opulente et grande vie m'effrayait dans mon rôle de chef de popote, qui devenait celui d'un intendant. Le général le comprit et, sur ma demande, il répartit, entre ses officiers, les diverses branches du service de maison et du service militaire intérieur du palais. Le capitaine Legué fut nommé

commandant militaire; le lieutenant Clapeyron eut la direction du service des écuries et équipages; le capitaine Willette conservait ses fonctions de trésorier; et moi, j'avais la gestion de tout le service particulier à l'intérieur de la maison et celui de maître des cérémonies (1). Toutes ces obligations de confiance n'étaient qu'un surcroît de labeur et de responsabilité, car nous conservions notre service d'aides de camp, au bureau et à l'extérieur. Mais elles étaient rendues faciles et agréables par l'aménité et la bonté constantes du chef, qui n'ont jamais varié, car il était pour nous un véritable père de famille. Et puis une harmonie, une entente parfaites ne cessèrent jamais de régner entre tous ses officiers, pendant les quatre années que dura cette existence patriarcale.

Je dois ajouter, enfin, que le général Bazaine, au point de vue de sa vie de grand personnage, à laquelle une grande représentation s'imposait, était d'une largesse, d'une générosité et d'un dédain de ses intérêts matériels absolument remarquables. Il était sans fortune et pourtant il ne tenait pas à l'argent, et ne compta jamais avec lui. La consigne, dans la gestion de ses affaires, était de faire le plus dignement, le plus grandement possible, dans la limite des ressources que procurait sa situation. « Faire pour le mieux », pourvu qu'à la fin du mois il lui restât quelques onces d'or pour ses besoins personnels; telle était la règle de notre administration. Il tenait table ouverte. Nous étions dix ou douze titulaires dans sa maison et je devais régler le service pour qu'il y eût toujours seize couverts, afin qu'il pût retenir tout officier venant de loin et amené à l'heure du repas, en mission auprès de lui. Tous les quinze jours, il donnait régulièrement un grand dîner de vingt-quatre à trente couverts, suivi de réception, et, chaque mois, une soirée dansante qui, à la saison, était un bal. En outre, une ou deux fois par an, il y avait grande fête de gala, sans compter les réceptions occasionnées par des circonstances extraordinaires. Et toujours les choses étaient largement faites.

J'appliquais le vieux principe : « Un cheval au roi et des éperons à soi ! » Et le général était content.

Aussi, mon digne et excellent ami, mon vieux camarade d'alors, le regretté commandant Willette, pouvait sciemment dire plus tard et mieux que personne, qu'au Mexique, le maréchal Bazaine ne fit pas d'économies.

Tel était le maître de maison, l'homme privé, l'homme intime. Et des pamphlétaires, des politiciens inconscients ou de mauvaise foi, ont pu le taxer de vénalité ! Et pourtant cet homme qu'on a ainsi accusé, se refusait à croire à cette vénalité chez certains de ses détracteurs futurs. Il me souvient qu'à cette époque, il reçut de l'Empereur une lettre confidentielle, du 19 octobre 1863, dans laquelle il était dit : « Il m'est revenu qu'on a trouvé la preuve, sur des registres de banquiers de Mexico, que Juarez aurait envoyé une somme d'argent à Jules Favre, pour défendre sa cause à Paris. Si cela est vrai, il faudrait m'envoyer les preuves authentiques, j'y ajouterais beaucoup d'importance... » On a prétendu depuis que Bazaine ne donna pas suite à cette indication de l'Empereur; on ajouta qu'il ne croyait pas Jules Favre capable d'un tel acte. Je n'ai jamais su s'il avait fait opérer les recherches demandées qui, alors même que le fait eût été vrai, n'aurait pu être démontré faute de preuves matérielles; mais je ne pourrais pas affirmer qu'il croyait Jules Favre incapable d'avoir commis une pareille action, car je l'ai entendu, bien des fois, flétrir avec énergie les agissements, les discours du grand avocat, leader de l'opposition d'alors, notamment à propos des proclamations signées de lui et que l'ennemi répandait clandestinement dans le voisinage de nos camps pour engager nos soldats à désertir leur drapeau. Quoi qu'il en soit, il est incontestable qu'avec ou sans salaire, Jules Favre, et d'autres encore, ont servi puissamment la cause de nos ennemis et nous ont créé, au Mexique, de graves difficultés. Ils doivent porter, devant le jugement impartial de l'histoire, une grave

part de responsabilité dans l'insuccès final de l'entreprise poursuivie par notre intervention au Mexique.

Du reste, je puis affirmer que l'armée du Mexique fut profondément indignée de la conduite de ces Français dont la haine politique aurait dû s'arrêter aux frontières de la France !

Comme épilogue à ce triste souvenir, je dois ajouter que, si certaines personnes n'ont pas reçu d'argent du gouvernement de Juarez, il en est qui ont eu des boîtes d'excellents cigares. J'ai connu un député d'alors qui en avait reçu et l'avouait gaiement : « N'ayant aucun moyen de la renvoyer à son expéditeur, je fume ces cigares avec mes amis ; et mes votes, au corps législatif, ont prouvé, en toutes les circonstances spéciales, que ces présents n'ont jamais influencé ni corrompu mes actes au Parlement. » Cet honorable m'a dit malicieusement : « Enfin, à moi on n'a envoyé que des cigares qui se perdent en fumée, mais certains de mes collègues ont reçu autre chose ! »

Désormais, le général Bazaine était libre d'aborder avec indépendance la tâche lourde et difficile qui lui incombait, et il s'y consacra résolument.

Tout était à faire. La tâche qui s'imposait tout d'abord était la pacification du pays, ou tout au moins l'extension aussi grande que possible de l'action matérielle de l'intervention ; ce qui aurait dû être fait depuis trois mois. Cependant, la saison s'opposait à une opération de grande envergure, car nous étions en pleine période des pluies durant laquelle il est impossible d'opérer. Il pleut tous les jours, pendant quelques heures ; on pourrait les éviter car les matinées sont belles, mais ce sont des *cataractes* et les routes, inondées, sont impraticables. Il fallut donc attendre.

En tout cas, à Mexico même, des mesures s'imposaient pour sa sécurité d'abord, car les malandrins de toutes sortes y abondaient. Il y avait bien un fac-similé de police urbaine, celle des *serenos*, ces déambuleurs nocturnes qui réveillent les gens pour leur dire l'heure et les engager à se rendor-

mir, mais leur police était insignifiante en raison de leurs cris qui annonçaient leur approche aux malfaiteurs. Le général confia à M. Budin, notre fonctionnaire financier, sans travail pour le moment, le soin d'étudier l'organisation d'une police municipale semblable aux nôtres. En attendant, il constitua, avec des éléments pris dans nos troupes, une compagnie de sûreté de 200 hommes, bien encadrés, qui fonctionna comme un corps de police et rendit les plus grands services jusqu'à notre départ pour la France. Jamais on ne put créer une police indigène, faute d'éléments inspirant la confiance.

En outre, il fallait, contre les entreprises venant de l'extérieur, assurer la sécurité de la capitale qui, en raison des mouvements en avant de l'armée, allait devenir sa base d'opérations et celle de l'armée mexicaine qu'on devait organiser. Le général ordonna l'exécution de travaux de défense pour la protéger ; il fit établir de vastes magasins d'approvisionnement, des dépôts d'isolés pour les hommes venant de France où y allant, des ateliers de réparations de nos matériels. Du reste, la capitale disposait, à sa porte, d'une magnifique citadelle d'origine espagnole. C'était un fortin à quatre fronts bastionnés, avec fossés mouillés et parapets d'un relief important. A l'intérieur, se trouvaient groupés de vastes bâtiments servant de caserne, de magasins, d'ateliers munis d'un outillage complet. On remit tout en état et des canons, des mortiers, furent placés en batterie sur les remparts.

Dans un autre ordre d'idées utilitaires, il avait été décidé qu'on prolongerait, vers Mexico, le rudiment de chemin de fer de Vera-Cruz à la Tejeria, tout au moins jusqu'à la limite des Terres Chaudes. Le Gouvernement français avait promis des subventions et envoyé un ingénieur, M. Sansac, avec un personnel important qui s'était déjà mis à l'œuvre. Le général y envoya un millier de prisonniers, que nous avions encore à Puebla et fit établir une ligne télégraphique reliant cette ville à Vera-Cruz.

Ces mesures militaires furent prises sans difficultés ; mais

il n'en fut pas de même à l'égard de la politique. Une des plus grosses questions à résoudre était celle de la confiscation des biens des partisans du gouvernement de Juarez. L'Empereur Napoléon avait formellement déclaré qu'il fallait revenir sur le décret promulgué à ce sujet. Aussi, un des premiers actes du général Bazaine fut de mettre en demeure le gouvernement de la régence de rapporter ce décret. La régence s'exécuta; mais, en sectaires intraitables, les trois membres du gouvernement se rattrapèrent, dans la satisfaction de leur haine féroce, en remettant en vigueur de vieilles lois surannées dont les conséquences matérielles et politiques étaient encore plus funestes, plus injustes que le décret rapporté. Devant cette attitude, le général, qui n'était pas d'humeur à se laisser duper ainsi, se fâcha et intervint personnellement. En réminiscence de Louis XIV, entrant au parlement la cravache à la main, lui, entra à la régence l'épée au côté. Le 20 octobre, en effet, le gouvernement tenait séance, lorsque le général français y apparut, à la stupéfaction des trois Caciques, qui croyaient voir suivre les grenadiers d'Augereau sous les espèces, non moins rébarbatives, des zouaves de Bazaine. Almonte et Salas furent d'assez bonne composition; mais l'archevêque voulut résister. Revenant d'Europe, il put raconter une série d'histoires, d'appréciations, de conseils à lui donnés par le pape, par l'Empereur des Français ou ses ministres, et débiter une litanie confuse de sophismes ridicules. Mais toutes ces arguties furent impuissantes à troubler l'implacable logique de Bazaine et d'ébranler l'indomptable volonté qu'il avait d'en terminer avec toutes les résistances de Mgr Labastida. Il ne voulut rien savoir, rien concéder, et l'obligea à rapporter tous les décrets et à annuler les vieilles lois remises en vigueur. Puis il fit entendre, à ce prélat tenace et rancunier, qu'à l'avenir le gouvernement devait se maintenir dans une voie plus libérale, conforme à la volonté de l'Empereur des Français. Il laissa entendre nettement qu'il était résolu à y tenir la main et ne se retira que lorsqu'il eut fait rédiger

une note signée par les trois proconsuls et qui allait paraître immédiatement en tête du *Journal officiel*. Cette note démentait tous les bruits répandus au sujet des biens du clergé nationalisés et rapportait toutes les lois intempestives qui venaient de paraître. Elle terminait en déclarant que le manifeste du général en chef à la nation, lors de sa prise de commandement, devait être la règle du gouvernement qui devait trop à la magnanimité de l'Empereur Napoléon pour s'écarter de ses instructions; qu'en conséquence, les ventes régulières des biens du clergé seraient confirmées et qu'en tout état de cause, les intérêts engagés pouvaient se rassurer.

C'était un vrai coup d'état. L'attitude énergique du général produisit le plus grand effet et ce changement de politique ramena le calme et la confiance dans les esprits auparavant affolés; car les propriétaires des biens du clergé ne pouvaient se faire payer les traites des acquéreurs (les fameux pagares), qui étaient échues et les locataires ne voulaient pas payer leur loyer.

Nous nous aperçûmes promptement, au quartier général, de l'heureuse influence produite par la démarche autoritaire du chef de l'intervention française, en voyant de nombreuses personnalités influentes du parti libéral modéré s'entretenir avec lui. La plupart lui faisaient des promesses sincères d'adhésion, mais déclaraient que leurs partisans ne pourraient se décider que lorsque le général aurait étendu son action militaire dans l'intérieur du pays. Tous considéraient le gouvernement de la régence comme néfaste et contraire à toute conciliation.

Cet acte de vigueur ne sembla pas être un feu de paille, car, dans une lettre, fort longue, adressée à l'Empereur, le 10 novembre, le général, rendant compte, avec sa modestie accoutumée, des démarches qu'il venait de faire et qui étaient en réalité une grande victoire politique, disait simplement : « J'ai donc exigé le retrait immédiat de tous les décrets, et une conduite plus franche et moins réactionnaire dans l'administration des affaires du pays. On m'a promis de

rentrer dans la voie tracée par Votre Majesté, mais j'y tiendrai la main et, s'il le faut, je mettrai ce débile et rancunier pouvoir en tutelle. »

Voilà certes de belles et énergiques paroles, qui sont, d'ailleurs, la preuve irréfutable de la politique libérale suivie par le général Bazaine sur l'ordre de Napoléon. Et pourtant on a accusé l'un et l'autre de faire de la réaction !

Il ressort de cette déclaration très nette que le général ne se faisait pas d'illusions sur sa victoire du moment. La lutte était désormais engagée entre lui et l'archevêque, c'est-à-dire le cléricalisme intransigeant. Elle devait se prolonger sourdement jusqu'à la fin, grâce à l'intervention tacite et maladroite de l'Empereur Maximilien, et aboutir à un triomphe pour l'archevêque, mais triomphe d'un jour, dont la catastrophe de Queretaro devait briser les palmes.

Les principales questions de politique intérieure étant à peu près réglées pour le moment, il devenait urgent de reprendre les opérations militaires et de faire une campagne méthodique pour débarrasser la plus grande partie possible des territoires de l'influence et de l'action du gouvernement de Juarez, auquel notre inaction militaire de quatre mois avait rendu la confiance et permis de réorganiser les forces qui lui restaient, de les augmenter même dans des proportions importantes.

En effet, deux provinces seulement, et les plus petites, étaient sous l'influence matérielle de notre armée, celles de Mexico et de Puebla, auxquelles il fallait ajouter une partie de l'état de Vera-Cruz. Tout le reste, c'est-à-dire les cinq sixièmes du Mexique, restaient à occuper. Les troupes juarites étaient établies, sous la direction du général Doblado, dans toute la région ouest et nord de Mexico, et principalement dans les provinces les plus rapprochées de nous : Queretaro, Guanajuato, ainsi que sur les immenses territoires de Michoacan, Jalisco, Zacaticas, San-Luis de Potosi. A Queretaro, se trouvait principalement le gros des forces ennemies, une quinzaine de mille hommes, sous les ordres

du général Comonfort, le même que nous avons bousculé si brutalement à San-Lorenzo, sous Puebla. Il eût été convenable, de notre part, de lui offrir la revanche et nous le désirions ardemment. Vers Morelia également, étaient réunies des troupes régulières. Enfin, dans le sud même de la province de Mexico, près de nous, se tenaient 4 ou 5.000 hommes d'assez bonnes troupes, sous le commandement du général Porfirio Diaz, une autre aimable connaissance de Puebla, qui nous brûla la politesse en s'évadant dans le voyage forcé que nous lui fîmes entreprendre vers Vera-Cruz.

C'était donc une opération stratégique à très grande envergure qu'il fallait entreprendre, et le général devait naturellement y faire participer les troupes mexicaines auxquelles il venait de donner un commencement de réorganisation qui devait les fortifier et les rendre plus confiantes en elles-mêmes. Il en avait formé deux divisions, sous les commandements des généraux Marquez et Mejia, chefs intelligents, habiles, énergiques et populaires, surtout dans les régions où on allait les employer de préférence et leur confier des commandements de provinces. Du reste, le général combina l'emploi de ces troupes, en tenant compte de considérations très judicieuses et très sages. Celles-ci, en effet, n'avaient pas la solidité, la cohésion morale, suffisantes pour être employées isolément, surtout au début où l'ennemi devait disposer de masses bien organisées, susceptibles de leur offrir des résistances, qu'elles n'auraient pas assez de confiance pour aborder résolument. Une considération plus importante et politique commandait, en outre, de ne pas présenter d'abord aux populations des troupes indigènes qui n'étaient pas qualifiées, comme les troupes françaises, pour déterminer leur adhésion au gouvernement établi par l'intervention. C'est sur ces principes, très bien compris, que le général Bazaine arrêta son plan de campagne, qui consistait à faire, au cœur des contrées à parcourir et à occuper, une immense pointe, une trouée, pour s'étendre ensuite progres-

sivement sur les flancs, en délogeant, tout d'abord, de Queretaro l'armée juariste qui s'y trouvait. Du reste, ce plan, remarquablement conçu, est brièvement et très clairement exposé dans une lettre qu'il écrivait à l'Empereur, le 8 octobre 1863. Je ne puis mieux faire que de reproduire ce programme, tracé par son auteur lui-même.

« Voici comment je compte opérer : échelonner ou réunir, suivant les circonstances, les troupes françaises sur la ligne d'opérations, employer les troupes mexicaines sur les lignes adjacentes. Comme conséquence du même principe, je fais armer, avant tout, les populations qui entourent nos centres d'occupation dans un rayon de 16 à 20 kilomètres, parce que, étant toujours certaines d'être appuyées par nos soldats, elles se défendront. Dans le cas contraire, elles livrent leurs armes ou succombent.

« J'ai l'intention d'opérer sur deux colonnes françaises flanquées, à droite, par la division Mejia, à gauche, par la division Marquez. Les deux colonnes centrales suivraient : l'une, la route de Mexico à Queretaro, passant par Tepeji, San-Juan del Rio, etc...; l'autre, de Toluca à Queretaro, par Ixtlahuaca et Amealco. La division Marquez pourrait s'étendre sur Maravatio et menacer Morelia où, dit-on, il n'y aurait que 500 cavaliers; mais il est probable que les troupes régulières évacueront ces villes quand elles verront notre mouvement prononcé sur Queretaro. Cet ordre de marche aura l'avantage, sans s'écarter du principe « se diviser pour vivre, se réunir pour combattre », de pouvoir manœuvrer l'aile droite ou l'aile gauche en avant, selon les circonstances, et menacer les flancs des positions que l'ennemi aurait fortifiées. J'irai très probablement avec la colonne de Toluca, afin de bien diriger Marquez, et de frapper un coup de massue, si j'en trouve l'occasion; M. le général Douay suivrait la route de Mexico à Tepeji, avec la division Mejia, et je réglerai ma marche de façon à rester en communication avec lui. »

Le général commença immédiatement les préparatifs né-

cessaires à la mise en route de ses troupes, qu'il allait lancer dans les immensités du Mexique, où elles pénétreraient, à plus de deux cents lieues de Mexico, jusqu'aux frontières mêmes du Nord-Ouest, jusqu'aux rivages de l'océan Pacifique; elles ne reviendraient, la plupart, qu'en reprenant la route de France, après trois années de marches longues et pénibles sur une surface terrestre de trente mille lieues carrées, cueillant partout des lauriers chaque fois que les troupes de Juarez voulurent bien leur résister; en tout cas, laissant toujours, sur leurs pas, la trace ineffaçable du génie français.

Pendant qu'il prenait toutes ses dispositions pour conquérir réellement le Mexique, il se préoccupait aussi des moyens d'assurer la sécurité de ses derrières, c'est-à-dire de la zone que parcouraient ses communications avec sa base d'opérations, ces fameuses Terres Chaudes, régions presqu'impénétrables et toujours infestées de bandits, les irréductibles guerillas, qui opéraient aussi bien sous le drapeau des Libéraux que sous la bannière de la Réaction.

Il n'avait pas oublié la fameuse contre-guerilla qu'il avait organisée à Vera-Cruz, sous le commandement endiablé du terrible Stœcklin; il avait suivi avec intérêt le cours de ses exploits et apprécié les importants services qu'elle avait rendus. Il pensait, maintenant qu'il était le grand chef, à donner une extension plus importante à cette troupe, qui, seule, pourrait assurer la sécurité des Terres Chaudes. Il transforma la contre-guerilla en un véritable corps franc, composé d'éléments à pied et à cheval. Pour le recruter d'une façon sérieuse et en faire un moyen d'action sur lequel il pourrait compter en toutes occasions, il décida d'y introduire des éléments français, choisis dans tout le corps expéditionnaire, avec des hommes de bonne volonté, solides, entreprenants, et ne redoutant rien ni des hommes ni de la nature. Cette vie d'aventures, semée d'intermèdes d'estoc et de taille, tenta tous ceux, précisément, qui avaient les aptitudes morales et physiques pour la mener convenablement. Le

nombre des volontaires fut considérable, plus même qu'il ne fallait; on n'eut qu'à choisir. Le commandement et l'organisation de cette phalange d'aventuriers réguliers furent confiés à un homme qui était unique pour remplir ce double rôle : c'était le colonel Dupin. Des officiers des corps d'infanterie et de cavalerie qui avaient, eux aussi, été appelés à former les cadres des nouvelles troupes en formation lui furent adjoints. La contre-guerilla, dite Dupin, prit alors une grande importance et ne tarda pas à écrire, dans l'histoire du corps expéditionnaire du Mexique, des pages extraordinaires dans lesquelles on trouve les faits d'armes les plus héroïques, les raids les plus invraisemblables, les aventures les plus romanesques, les anecdotes les plus singulières, des actes de dévouement, d'audaces les plus remarquables, aussi même des scènes de carnage et de boucherie stupéfiantes, mais qu'exigeait la répression implacable des crimes commis par les brigands sanguinaires que la contre-guerilla avait pour unique mission de rechercher, de combattre, de détruire principalement.

L'historique journalier de cette troupe formerait un roman passionnant dont on aurait voulu vivre quelques feuillets, d'autant que beaucoup d'entr'eux comportaient une intrigue particulière, individuelle, qui s'est vécue comme les idylles si charmantes, mais parfois si dramatiques, dont Fenimore Cooper fut le révélateur captivant. On y trouvait, sous la forêt vierge aux senteurs embaumées, aux reptiles venimeux, les trappeurs, les tueurs de daims, les œils de faucon, les Sioux rampant dans les hautes herbes. C'était la vie journalière des guerriers de Dupin qui, lui-même, ne dormait que d'un œil et d'une oreille avec un arsenal sous la main.

Qu'était-ce donc que ce chef d'une troupe si extraordinaire? Dupin fut un des officiers les plus distingués, les plus brillants de l'ancien corps d'état-major, mettant au service d'une haute intelligence et d'un esprit subtil une grande érudition générale et une science approfondie de

toutes les choses militaires, actionnées par une grande initiative et une énergie inébranlable, soutenues par des aptitudes physiques exceptionnelles et une bravoure chevaleresque. Ce grand escrimeur, grand sabreur, fin tireur, bel homme, vigoureusement charpenté et de crâne allure, eût été un beau mousquetaire.

Dupin était chef d'état-major du corps expéditionnaire de Chine, et, au retour en France, il fut mis en disponibilité pour avoir fait une vente publique de bibelots provenant du palais d'été des Empereurs de Chine. Lorsqu'il apprit qu'on demandait des officiers volontaires pour aller au Mexique, il fit des démarches pour être relevé de la disponibilité et fut envoyé à la disposition du commandant du corps expéditionnaire.

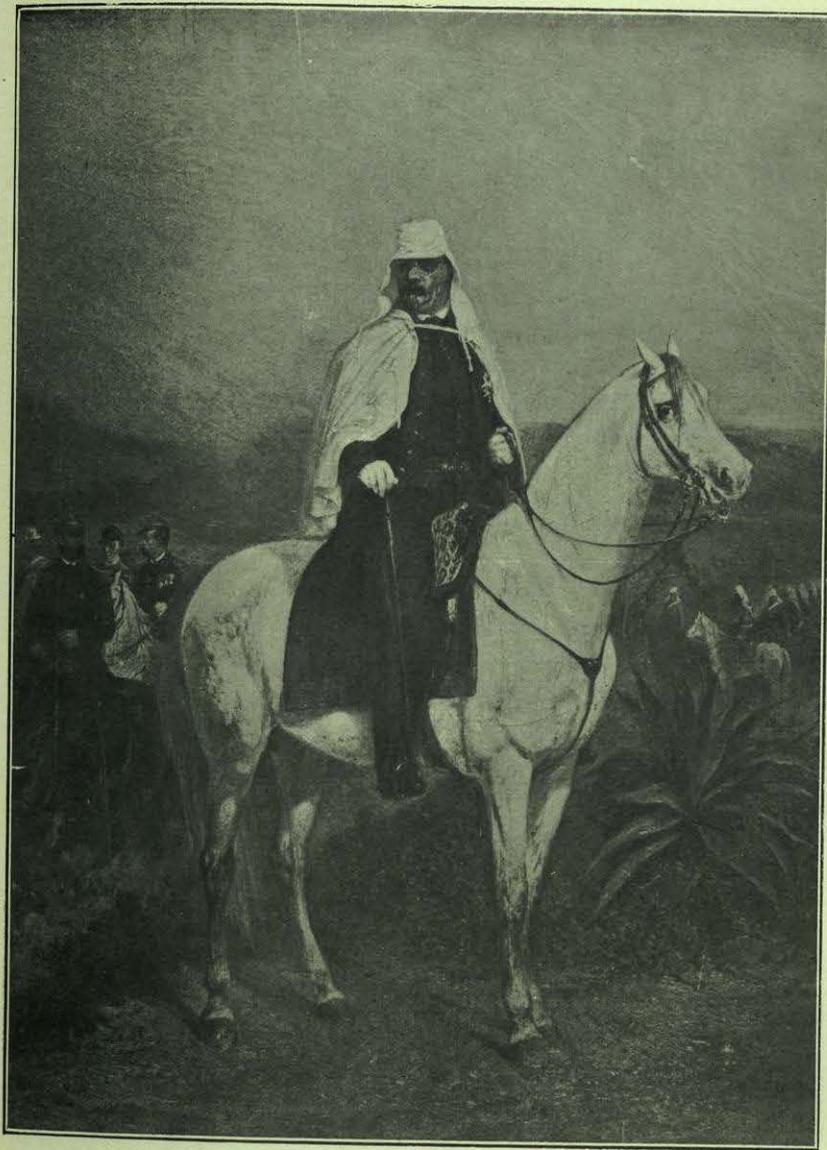
Je citerai seulement deux anecdotes caractéristiques de l'action du colonel Dupin. La première montre ce qu'il était comme organisateur; la seconde, sa manière de purger le pays des criminels qui le terrorisaient.

Quelque temps après la création, sur de nouvelles bases, de sa contre-guerilla, il éprouva des difficultés extrêmes pour faire pénétrer ses excursions au travers des pays inextricables qui s'étendaient au loin dans la province de Tampico, alors que des voies naturelles sillonnaient tout le pays, c'est-à-dire les rivières, qui sont importantes dans cette partie du Mexique. A Tampico même, débouche, dans le golfe du Mexique, le *Panuco*, large et profond cours d'eau, formé lui-même par plusieurs grandes rivières qui se réunissent à quelques lieues de son estuaire et remontent en éventail à cinquante lieues dans l'intérieur. En outre, de vastes étangs s'étendent autour de Tampico et communiquent avec le *Panuco*, qui en est le déversoir. C'étaient là de précieuses voies naturelles de pénétration. Mais il lui était presque impossible de les parcourir sans moyens de traction à appliquer aux chalands dont il pouvait disposer pour porter son monde. Alors, il imagina de se créer un remorquage. Il examina un chaland type et fit les calculs nécessaires pour déterminer

les dimensions, la capacité, la force motrice que devrait avoir une machine à vapeur qui, établie dans ce bateau primitif et à fond plat, pourrait en remorquer d'autres avec leur chargement. Il fut habilement secondé dans ce travail par un mécanicien industriel qu'il avait trouvé dans les restes de la bande Stœcklin. Puis, après avoir établi ses plans, il les confia à son mécanicien avec mission de se rendre en France pour y trouver ou faire disposer une machine conforme aux données qu'il emportait. Quelques mois plus tard, arriva la machine; Dupin la fit monter et mettre en place. Disposant ainsi d'un remorqueur, il put parcourir à l'aise et avec succès les rivières du pays et porter au loin ses expéditions.

La deuxième anecdote s'applique à la répression effective et matérielle du brigandage. Depuis quelque temps, il poursuivait une bande aussi redoutable qu'insaisissable, et était parvenu, enfin, par des marches de nuit dans un pays inextricable, à la surprendre dans un village indien. Il la prit tout entière et la fit pendre aux arbres d'une clairière voisine; mais il manquait le chef, un bandit célèbre. Convaincu qu'il n'avait pu fuir, il le fit chercher partout dans le village qu'il avait cerné. On le trouva, en effet, blotti sous la paillette de toiture d'une case d'Indien et on le lui amena. Le bandit le prit de très haut et lui tint ce langage : « Je suis votre prisonnier, soit; mais, comme je suis colonel aussi, je tiens à être traité avec les honneurs de la guerre; je demande à partager le sort de mes soldats et à être remis à la tête de ma troupe. » — « Ah ! tu veux qu'on te remette à la tête de ta troupe et qu'on te traite comme elle ? J'y consens », répondit Dupin, qui s'adressant aux hommes qui le conduisaient : « Menez-le à la tête de sa troupe et traitez-le comme elle. » Et ce Fra Diavolo déclassé fut pendu à la droite de ses hommes.

L'épilogue de cette aventure démontra combien était utile et bienfaisante la justice de Dupin, que des philosophes en chambre trouveront peut-être un peu dure. Aussitôt que la



LE MARÉCHAL BAZAINE EN CAMPAGNE

nouvelle du sort du bandit redouté fut connue dans le pays, les Indiens, en grandes bandes, des familles entières, accoururent de toutes parts et de fort loin pour s'assurer que le monstre était bien mort, et qu'on n'aurait plus à le craindre. En le voyant suspendu à un arbre, ces malheureux Indiens manifestaient une joie folle et restaient des heures devant ce spectacle. Ils prenaient même leur repas, tout en savourant cette contemplation bienfaisante. Dupin pouvait dire : « Que les méchants tremblent et que les bons se rassurent ! »

A cette même époque, je relationnais également avec une personnalité originale que je ne voudrais pas laisser dans l'oubli, d'abord parce qu'elle était un spécimen étrange des hardis Français qu'on trouvait dans ces contrées lointaines, surtout parce qu'elle fut à même de jouer, en 1865, un certain rôle dans les événements qui ont été sur le point de se produire là-bas et que, d'ailleurs, elle nous rendit, pendant quelques années, des services très appréciables : c'était M. Salar.

Ancien officier de marine pendant le règne de Louis-Philippe, camarade du Prince de Joinville à l'Ecole navale, il suivit la carrière des officiers de vaisseau jusqu'au grade d'aspirant de 1^{re} classe. Mais, d'une nature exubérante, vagabonde, aventureuse même, il se trouva trop à l'étroit dans le service rigoureux de notre marine de guerre. Salar donna sa démission et alla offrir ses services à la marine mexicaine où il se distingua par ses qualités audacieuses. Lorsque la France eut ses premiers démêlés avec le Mexique et que le Prince de Joinville, commandant une escadre française, fit le blocus de Saint-Jean d'Ulloa, en face Vera-Cruz, bien que cette opération fût strictement conduite, ce blocus fut violé deux fois par un navire léger mexicain. Le Prince de Joinville, très désappointé, s'écria : « Il n'y a que Salar qui a pu violer ainsi mon blocus ! » En effet, c'était lui.

Il navigua pendant longtemps sur le Pacifique et eut même

la surveillance de tout le mouvement maritime le long des côtes mexicaines.

A la suite de plusieurs révolutions, il quitta le service de l'Etat et continua à naviguer pour le commerce. C'était un marin consommé et d'une hardiesse légendaire dans les eaux américaines du Pacifique. Devenu, en quelque sorte, le chef de tous les flibustiers de ces contrées maritimes, il avait une immense influence sur eux. Quand il apprit l'intervention française, il vint à Mexico et se présenta au général Bazaine. N'ayant jamais perdu sa qualité de Français et l'étant surtout par le cœur, il offrit ses services dans le cas où ils pourraient être utilisés. Le général l'accueillit avec beaucoup de bienveillance et s'attacha son dévouement. Il lui confia diverses missions, notamment dans les provinces maritimes du Pacifique; dans la Sonora, en particulier, qu'il connaissait à fond et sur laquelle l'Empereur avait appelé une attention particulière.

Je le vis souvent au quartier général, et je prenais un plaisir extrême à apprendre de lui des choses extraordinaires sur les mœurs, les exploits, les qualités utilisables des flibustiers et des pêcheurs de perles de Californie, sur les mines de la Sonora et sur les populations indiennes, encore sauvages, qui peuplent ce pays, les Apaches et les Comanches. Il avait été l'ami et même le compagnon d'aventures de Raousset-Boulbou et possédait le secret de la fin lamentable de ce généreux et audacieux explorateur français, qui faillit être un conquérant.

CHAPITRE V

CAMPAGNE DE L'INTÉRIEUR

Du 8 novembre 1863 au 4 février 1864

Le corps expéditionnaire entre en opération. — Incidents du départ de M. Dubois de Saligny. — Mesures d'expulsion. — 17 novembre, départ du général Bazaine. — Passage de la Cordillère. — Le Rio de Lerma. — Succès remportés par les généraux Mexicains. — Poursuite du général de Juarez, Doblado. — Marches forcées. — Aguascalientes. — Mort de M^{me} Bazaine. — San Juan de los Lagos, ses pèlerinages. — Territoires de Chasse. — Camp des Lièvres. — Guadalajara. — Le quartier général. — Un grand seigneur mexicain. — Disposition des esprits chez les libéraux après la campagne rapide de l'intérieur. — Relations du général en chef avec le Pacifique. — Acapulco. — Nouvelles graves de Mexico. — Départ précipité pour la capitale. — Le lac Chapala. — Queretaro. — Retour à Mexico, 4 février.

Le 8 novembre 1863, les divisions du corps expéditionnaire se mettaient en marche en deux colonnes : celle de droite, aux ordres du général de Castagny, se portant sur Queretaro, suivait la route directe par Tepeji, San-Juan del Rio, et avait en avant d'elle la division mexicaine du général Mejia; celle de gauche, la division du général Douay, se rendait également à Queretaro, en partant de Toluca, où elle était déjà en partie concentrée; devant elle et sur sa gauche marchait la division mexicaine du général Marquez, s'étendant dans l'Ouest, vers Maravatio pour menacer Morelia où se trouvaient 5 ou 600 cavaliers ennemis. Les deux généraux français avaient ordre de faire marcher en avant les troupes mexicaines et de les faire aborder l'ennemi tout en se tenant prêts à les soutenir. Cette mesure avait le